

Le réel en perte de vitesse

Philippe Gajan

Numéro 105, hiver 2001

Le cinéma québécois aux rayons X

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24051ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gajan, P. (2001). Le réel en perte de vitesse. *24 images*, (105), 25–25.

Le réel en perte de vitesse

Québec, patrie du téléroman, phénomène télévisuel d'autant plus remarquable qu'il s'oppose à celui des *telenovelas* d'Amérique latine dont la teneur universaliste, si elle leur assure un succès planétaire, les éloigne des préoccupations locales et en fait une sorte de miroirs aux alouettes. Au contraire, au Québec, c'est de situations réelles qu'il s'agissait, avec de «vraies gens». «Qu'il s'agissait», car on peut se demander aujourd'hui de quelle société se réclament ces téléromans qui parodient le réel, qui le mettent en case, le lisent à l'extrême sous couvert de critique sociale. De quelles préoccupations sont-ils le reflet, depuis que du statut de compagnon du téléspectateur ils ont opté pour celui de grand frère donneur de leçons? La télévision est malade du réel. Née pour en être le témoin, ou mieux, comme laboratoire expérimental de nouvelles formes audiovisuelles, elle s'est emparée du réel et agit maintenant en dictateur. Le réel sera ce que la télé veut ou ne sera pas! De façon corollaire, le spectateur sera ce que la télé veut ou ne sera pas. Dès lors, il ne restait plus au cinéma qu'à lui emboîter le pas.

Car le cinéma, modèle de la télévision à ses débuts, a fini par se faire rattraper puis dépasser à tel point qu'on peut se demander si ce n'est pas désormais le cinéma (en tout cas un certain cinéma) qui ressemble à la télé. Curieux retournement de situation quand on pense à l'extraordinaire lune de miel que s'est offerte le Québec avec le défi même de représenter le réel: cinéma direct, Brault, Perrault, Gosselin, Carle, Lefebvre, Morin. Chacun de ces noms évoque, sans nostalgie ou mélancolie aucune, un rapport au réel qui pouvait confiner à une lutte à mort. On parlait alors de «faire rendre gorge au réel».

Aujourd'hui, à force de manipulation, c'est notre regard qui est en jeu. L'enjeu de ces représentations qui confinent à la pensée unique est une invraisemblable inversion. Notre rapport au réel devient celui que nous dicte la télé et sa version long métrage, le cinéma, entraînant un irrémédiable glissement: le monde qui nous entoure finit par ressembler à la télévision. On évolue dans un décor, entouré de personnages que l'on a tôt fait d'identifier comme clones de tel ou tel héros de roman, télévisuel ou cinématographique. Ce ne sont même plus des archétypes, pas encore des clichés.

Car, entre l'archétype et le cliché, il existe un stade intermédiaire, l'étiquetage, sorte d'équilibre précaire entre les deux, d'autant plus dangereux qu'il peut durer à l'infini, d'autant plus dangereux qu'il

ne laisse plus de choix. Il faut appartenir à l'une de ces catégories prédéfinies.

Et ces catégories, ces «étiquettes», le cinéma québécois d'aujourd'hui en est friand, comme d'une recette de cuisine façon «ready-made», à utiliser jusqu'à la vider de son goût, une histoire à user jusqu'à la priver de son sens. C'est à se demander même parfois si un film comme *Le dernier souffle* ne serait pas le prototype d'une télésérie à venir, ou déjà réalisée, selon l'idée d'un éternel recommencement.

La preuve? L'histoire: un fils, un père, une brouille qui se perd dans la nuit des temps et qui se conjugue au présent sur le mode de l'incompréhension, et puis survient un événement, souvent drama-



Alors que tant de cinéastes s'étaient donné comme défi de «faire rendre gorge au réel» comme encore aujourd'hui Robert Morin, comment expliquer que notre rapport au réel soit de plus en plus celui que nous dicte la télé?

tique; dès lors débute la seconde moitié du film qui orchestre la rencontre puis la réconciliation finale. Dernier indice, le film se passe dans une métropole américaine anonyme. Est-ce le scénario d'*Un zoo la nuit* ou celui du *Dernier souffle*?

Dernière remarque: est-ce que le Québec pourra longtemps supporter de se faire tendre un miroir déformant, le ravalant à une certaine image populiste, «petit peuple» version *Les boys* ou *Laura Cadieux*? Plutôt que de nous donner les moyens d'une réflexion qui nous permettrait de grandir, on dirait que certains préfèrent nous garder la tête sous l'eau. ■

PHILIPPE GAJAN